

la nouvelle ACTION FRANÇAISE

LIP :

une heure d'avance ?

EDITORIAL

La polémique ouverte à propos de l'ouvrage de Pierre Daix sur Soljenitsyne n'est pas prête de s'éteindre. Ses implications sont trop vastes, son importance pour l'avenir de l'union de la gauche trop fondamentale. Pour les socialistes, il s'agit de savoir si le P.C.F. est décidé à jouer honnêtement le jeu. Pour les communistes, il s'agit de ne pas tomber dans le piège tendu, et de s'affirmer libéraux sans renier leur identité.

C'est pourquoi il faut reconnaître à Roland Leroy le mérite de l'habileté lorsque dans son article de France

nouvelle, il tance l'ancien rédacteur en chef des Lettres françaises, tout en défendant la liberté d'opinion et de discussion au sein même du parti. Voilà quand même quelque chose d'assez nouveau ! L'affaire Garaudy n'est pas encore si lointaine. Les principes léninistes de discipline, de rigueur théorique seraient-ils abandonnés ? Le P.C. serait-il devenu social-démocrate ? Voilà pour les trotskistes de quoi prolonger largement leur réquisitoire.

Quant à Pierre Daix lui-même, et à ses scrupules d'intellectuel communiste brusquement mais tardivement réveillés, il pose d'autres questions que ses prédécesseurs, ses frères intellectuels marxistes ont résolues en répudiant le marxisme. Pourquoi a-t-il dans le passé accepté les crimes du

stalinisme, sinon parce qu'il pensait avec Marx qu'hélas l'histoire avance souvent par le mauvais côté, et qu'il faut donc consentir à des maux infinis puisque c'est la rançon due à l'Histoire et à la victoire du prolétariat ?

Consentira-t-il comme un Friedmann et un Morin à remettre en cause le matérialisme historique, et à rejeter Marx ? C'est le choix cruel mais impérieux que les meilleurs écrivains communistes ont fait avant lui. Faisant ce choix ils ne trahissaient pas la classe ouvrière. Ils découvraient que la justice, la volonté de libérer les hommes ne pouvaient dépendre d'une dialectique et d'un système qui avaient produit le totalitarisme moderne.

N.A.F.

brèves

suivez le guide

Il n'est pas dans les habitudes des communistes de passer des petites annonces pour le ministère des affaires culturelles. Pourtant c'est ce que vient de faire Roland Leroy dans *l'Humanité* récemment. Est-ce pour pallier à un trop plein de personnel au sein du Parti ? Toujours est-il qu'il recherche pour la Conciergerie un guide ayant de solides connaissances historiques à la façon Mathiez ou Soboul.

Plus loin, dans une question écrite à ce même ministère, il écrit : « Le moins qu'on puisse

dire, c'est que sans nuance, la Révolution française, fondement de la République, y est présentée comme un monstrueux bain de sang, les émigrés et les ennemis de la Révolution comme d'innocentes victimes. »

Ainsi donc le guide était chouan. Quelle horreur ! Ces messieurs du *Nouvel Observateur* guidés par le souci d'informer objectivement leurs lecteurs sont allés y voir de plus près... Le guide-chouan avait-il pris peur ? Toujours est-il qu'une étudiante l'avait remplacé. Fille du maire communiste de Sarcelles, elle répondait parfaitement aux normes de la petite annonce... C'est vous dire la joie des curieux observateurs, venus là pour voir un rescapé de l'obscurantisme tenir des propos mensongers sur leur Révolution Française.

Affaire à suivre...

dossier corse

Relevé dans le quotidien *Le Journal de la Corse* (26 juillet) : « ... Les périodiques dont plusieurs se sont intéressés à nous, s'y mettent (à s'occuper de la Corse). »

Tout ce qui est écrit n'est pas de la meilleure qualité et paraît quelquefois influencé et dénaturé par d'obscures arrière-pensées.

... La *Nouvelle Action Française* intervient à son tour au débat et publie une très intéressante étude de Michel Fontaurrelle sur le régionalisme corse que chacun aurait intérêt à lire, surtout dans les sphères élevées où l'on devrait avoir le souci de se tenir exactement et continuellement informé de ce qui se passe en Corse. »

après les montres : les chaussures

Le 9 août est prévu à Romans un grand rassemblement sur le thème « Romans ville morte », pour réaliser la solidarité commerçants - artisans - paysans. La grève sur le tas déclenchée par les ouvriers des établissements Séducta-Charles Jourdan, se révèle jusque-là bénéfique puisque la direction a procédé à cinq réintégrations sur les 84 licenciements.

On connaît la situation de l'industrie de la chaussure (de qualité) en France face à une concurrence italienne rendue plus forte par la situation mauvaise de la lire actuellement.

Les ouvriers de chez Séducta-Charles Jourdan prennent la parole, c'est bon signe...

résistance palestinienne

Pour la deuxième fois en moins de quinze jours des hommes se réclamant de la résistance palestinienne ont accompli des actes de terrorisme. Après l'affaire du détournement du Jumbo-Jet, c'est maintenant des victimes innocentes qui sont tombées à Athènes. Pour la deuxième fois les chefs des organisations palestiniennes ont désavoué et démenti toute participation. Contrairement à ce qui s'était produit dans le passé il semble qu'il s'agisse là d'actes d'éléments incontrôlés. Il serait intéressant de connaître ceux qui ont pu les inspirer.

« le projet royaliste »

Depuis plus de deux ans, la « N.A.F.-Hebdo » commente chaque semaine l'actualité.

Bien souvent, nos lecteurs ignorent le pourquoi de nos positions qui leur apparaissent parfois comme arbitraires. C'est qu'il n'est pas possible de rappeler à chaque instant le « corpus doctrinal » ni l'analyse stratégique qui fondent nos critiques et nos propositions.

Voilà pourquoi Bertrand Renouvin a écrit le « *Projet royaliste* », livre de synthèse exposant les raisons de notre combat.

La lenteur et l'inertie des maisons d'édition nous amènent à mettre le « *Projet royaliste* » en souscription pour une parution début décembre 1973. Le succès de ce livre repose donc sur chacun de nos lecteurs. Sachez que nous avons déjà réuni plus de la moitié des souscriptions nécessaires au financement du projet.

Souscrivez AVANT DE PARTIR EN VACANCES en remplissant le bon ci-dessous et en joignant le règlement (I.P.N. Diffusion - C.C.P. La Source 33.537-41).

D'avance, merci.

Je soussigné

Adresse

..... Code postal

désire recevoir exemplaire(s) de l'édition courante au prix de 15 F.

et vous adresse ce jour la somme de francs par chèque bancaire, chèque postal (1).

Fait à le 1973.

Signature :

Bulletin de souscription
à retourner

à l'Institut de Politique Nationale
B.P. 558 - 75026 Paris Cedex 01

(1) La souscription sera close le 30 octobre 1973.

la nouvelle ACTION FRANÇAISE

RESTAURATION NATIONALE

Édité par la S.N.P.F.

17, rue des Petits-Champs - Paris (1^{er})

Téléphone : 742-21-93

Abonnement un an : 45 F

Abonnement de soutien : 100 F

C.C.P. N.A.F. 642-31

Directeur de la Publication :

Ivan AUMONT

imprimerie abexpress

72, rue du château-d'eau paris 10^e

lip :

une heure d'avance

Bref, pour résoudre l'affaire Lip, on n'a pas osé aller trop loin. Mais faire autre chose c'est ouvrir une brèche dans le système.

Et tout ça a commencé par une serviette oubliée dans un coin et découverte par les ouvriers en grève. Dans cette serviette le plan de « sauvetage », de « réorganisation » ou de « démantèlement » comme on voudra mis au point par un cabinet conseil. Depuis, près de quatre mois de grève offensive aux méthodes audacieuses pour en arriver à une solution ministérielle bien proche de celle contre laquelle les ouvriers se battent.

LIP, C'ETAIT IL Y A CINQ ANS

En fait l'affaire LIP c'était il y a cinq ans. Depuis 1969 on savait l'entreprise horlogère pratiquement condamnée. Conduite par un président-directeur général extravagant l'affaire ne faisait plus de bénéfices, ses exportations avaient cessé. LIP était un fantôme qui vivait de sa solide réputation et de son réseau de vente en France. Aucune politique de gestion, aucune politique commerciale. Pour Fred Lip, le président-directeur général, c'était la fuite en avant. Et il excellait dans les coups de bluff, et les fausses solutions. C'est ainsi que les usines Lip se mirent à fabriquer des machines-outils et à travailler pour l'armement. Cette diversification était inconsidérée alors qu'il aurait peut-être suffi à l'époque, car les pertes étaient faibles, de pratiquer une gestion plus sévère. C'est ainsi encore qu'une part du capital fut vendue à la société suisse Ebauches S.A., filiale d'un puissant groupe horloger suisse qui avait bien autre chose en tête, la suite l'a prouvé, que rétablir et développer l'usine comtoise. Avant de conclure un tel marché, la direction de Lip et, pourquoi pas, le comité d'entreprise, auraient dû exiger des garanties sérieuses ! Que penser d'une direction qui n'a cherché qu'à se retirer sans casse ?

L'ESPRIT D'AVENTURE ET L'IMAGINATION FONT DEFAULT

Aussi lorsque la grève éclate pour éviter le licenciement de 500 salariés (sur les 1.300 que compte l'entreprise) il est déjà trop tard. Il aurait fallu un réel effort d'imagination pour mettre au point des solutions acceptables. Et encore, il ne faut pas se le

cache, ces solutions avaient de bonnes chances d'échouer !

Qui est décidé à tenter l'aventure ? Fred Lip, qui n'est plus P.D.G., est en vacances au Lavandou. Les Suisses d'Ebauches S.A. laissent pourrir la situation, sûrs de toute façon de s'en tirer au meilleur compte. Les salariés groupés autour de la C.F.D.T. imaginent l'auto-défense que l'on sait. **« Ça fait trente ans que je travaille dans cette usine, je ne vais pas la quitter maintenant »**, disait calmement cette mère de famille, ouvrière chez Lip. Sans aucune animosité, avec son accent comtois si rassurant, elle annonçait sa volonté de **« continuer le mouvement »**. Jamais auparavant ces ouvriers de Besançon, de solide tradition chrétienne, n'auraient imaginé participer à des « ventes sauvages », à une « paie sauvage », qui si l'on s'en tient à la lettre de la loi sont des vols, et des atteintes au droit de propriété. Pourtant, peut-être à cause du succès considérable de leur campagne de popularisation, les grévistes n'ont pas su voir au-delà de la simple défense de l'emploi. Au début du mouvement on a parlé de solutions originales, mais bien vite, l'aspect défensif domine, le comité d'action ne prend d'initiatives que pour se présenter en bonne position à la future table de négociation.

Dans la région, la population soutient l'action de soufriers de Lip. Car la marque est l'une des illustrations de Besançon, et de toute l'industrie horlogère comtoise. On ne laisse mourir une usine-phare sans se battre. Il est surprenant que dans cette Franche-Comté où les coopératives existent depuis plusieurs siècles, l'idée de faire de l'usine Lip une coopérative de production n'est pas été plus approfondie. L'aventure aurait valu la peine d'être tentée.

Le pays légal hésite. La C.G.T. n'en tient que pour la lutte défensive : à l'Etat et à lui seul de trouver une solution. Tout comme la C.F.D.T., le P.S.U. n'arrive pas à sortir des schémas traditionnels. L'autogestion qu'il prône se transforme en nationalisation, en régie nationale, comme chez Renault. Rien de nouveau, rien surtout d'enthousiasmant ! Certains gaullistes voient dans l'affaire Lip, un moyen de relancer la participation, et avec elle, l'idée de la « troisième voie » entre capitalisme et socialisme. Mais le gouvernement refuse de couvrir une opération illégale. N'oublions pas que si le patronat français eût difficilement accepté de voir sanctionné les fautes de gestion

« Aujourd'hui, le capital a seul intérêt à la meilleure rentabilité. En conséquence il s'attribue le droit de modifier le travail à son gré. Mais on peut et on doit concevoir un état de chose plus équitable, dans lequel le travail aura à son tour intérêt à la meilleure rentabilité et où il pourra s'organiser librement, en prenant ses responsabilités. »

Henri, Comte de Paris
dans **Le Prolétariat**.

d'un de ses enfants terribles, les capitalistes étrangers, représentés chez Lip par les Suisses, auraient pu décider de ne plus investir en France. Or de récents articles de la NAF ont montré l'importance grandissante des étrangers dans l'économie française. Avec Lip c'est la dernière grande fabrique de montres françaises qui disparaît.

LE REGIME CONTRE LA VIE

Bref, pour résoudre l'affaire Lip, on n'a pas osé aller trop loin. Au point où était l'entreprise plus rien n'interdisait de tenter un grand coup. D'imaginer réellement autre chose ! Mais faire autre chose c'est ouvrir une brèche dans le système. Le régime ne le veut pas, ne le peut pas. La république n'imaginerait pas d'autonomie locale et professionnelle, de droits particuliers. Tout est soumis à la même loi, tout doit être dans le même moule sinon l'édifice s'écroule. La lutte des ouvriers de Lip, même mal menée, rejoint celle des Bretons et des Corses pour le développement de leur personnalité propre. Mais vous monarchistes, dira-t-on, que proposez-vous ? La monarchie, certes, peut elle aussi échouer sur les difficultés techniques, mais sa nature facilite la recherche de solutions et d'expériences nouvelles. **Les républiques libres sous le Roi** n'est pas un vain slogan. La Naf veut en faire une réalité.

Lip meurt. Malgré leur courage, ses salariés vont-ils se retrouver chez Spemelec et chez Ernault-Somua pour l'armement et les machines-outils ? Il n'y a pas de raison de douter de l'efficacité de ces firmes françaises. En revanche, il y a lieu de suspecter les intentions des Suisses dont on sait qu'ils voudraient uniquement profiter de la marque et du réseau de distribution Lip. M. Giraud, le maître-sauveteur, paraît être un homme de cœur. C'est une qualité essentielle dans les négociations qui vont maintenant s'ouvrir.

« L'affaire Lip » reste exemplaire. Il faut s'attendre à la parution de nombreux livres sur le sujet. Les questions qui se sont posées sont si nombreuses : responsabilité du P.D.G., des actionnaires, usage du droit de propriété, rôle de l'aristocratie ouvrière, rôle de l'institution politique jacobine, etc. ! Les militants royalistes ont là de quoi alimenter leurs réflexions.

Jean-Marie BREGAINT.

Il y a tant de demeures dans la maison du roi !

La télévision en nous donnant sous le soleil de Satan a-t-elle fait sortir Georges Bernanos du purgatoire littéraire où il se trouve ? Il faut craindre que non. Malgré deux très beaux articles de Clavel, tout laisse croire que le public déconcerté sera passé à côté du mystère sombre et lumineux qui habite les romans de Bernanos, reflet du mystère qui habitait son âme... Au cours du débat qui suivit le film, les « télé-spectateurs » auront appris que cet étrange bonhomme avait été royaliste jusqu'à la fin de sa vie. Cela n'a peut-être fait qu'ajouter à l'incompréhension, au désarroi. A moins que le public n'ait eu la brève révélation d'une lumière aveuglante, la vive sensation d'une flamme qui ressemblait à la morsure de l'amour ? qui sait ?

J'ai eu personnellement la chance d'être bernanosien au plus fort de la vague teilhardienne. C'était une chance prodigieuse. Alors que la mode était à l'optimisme, l'insolence de mes dix-sept ans me faisait répliquer à des maîtres enteilhardisés qui nous prêchaient la religion du progrès et la noogenèse : « Il y a deux sortes d'imbéciles, les imbéciles joyeux : ce sont les optimistes ; les imbéciles tristes : ce sont les pessimistes. » Contre tous les articles du nouveau credo et du progressisme bêta, Bernanos tenait une réponse prête, tranchante, imparable.

Français si vous saviez venait de paraître, le livre, pas le film, qui rassemblait les articles de Bernanos parus après la libération. Il me souvenait de l'avoir pillé pour illustrer mes dissertations de quelques citations bien senties. Le nouvel évangile nous enseignait que l'on allait grâce à la technique vers l'unification du globe en un unique grain de pensée et que cela coïncidait avec l'enseignement de saint Paul sur le plérome et le Christ total. J'ouvais alors mon Bernanos et recopiais ses fulgurances contre les imbéciles : Et si vous découvriez un jour que l'homme n'est plus, n'existe plus, que vous avez rempli le monde de robots vivants sur un petit bout d'âme atrophiée, de robots aux cœurs d'insecte, plus laborieux et plus féroces que les fourmis ? (1) Ou encore : Oui, j'espère de toutes mes forces que le monde moderne n'aura pas raison de l'homme. Le monde moderne c'est-à-dire l'Etat moderne, le Robot géant, planétaire, auquel la science offre chaque jour des armes à sa taille. Il est clair qu'en face de cette providence mécanique dont vous attendez la justice sociale — pourquoi pas l'amour aussi, imbéciles ! — le Divin mendiant pendu à ses clous fait piètre figure...

Bernanos, c'était vraiment l'anti-Teilhard. Entre la religion de la messe sur le monde et celle de Chantal de Clergerie et du curé de campagne, il y avait un abîme ; abîme entre la matière et l'âme, entre le culte équivoque du cosmos dont le silence infini effrayait Pascal et l'appel de la grâce dans le cœur du plus humble des prêtres. Cet abîme séparait aussi la religion de Pascal de toutes les religions séculières modernes.

UN CAMELOT DU ROI !

Ce Bernanos des romans et des essais m'était fraternel. Il avait été comme moi ce collégien royaliste qui cachait l'enquête sur la monarchie

au fond de sa case. Nos horizons d'enfance étaient les mêmes : ciel du nord immense comme dans les toiles de maîtres hollandais, terres riches, gros bourgs serrés autour de leur clocher massif, cabarets enfumés et bruyants où se répandait une humanité chaleureuse, églises remplies de villageois où le romancier a dû trouver quelques-uns de ses modèles de pasteurs. Notre patrie commune, notre éducation, notre christianisme me faisaient communier à sa poésie. Non, Bernanos ne se voulait pas comme Teilhard homme du cosmos, il était d'une « vieille demeure dans les arbres » où l'on entendait l'hiver le vent hurler et battre les fenêtres, d'un terroir où son père allait chasser le lièvre et la bécasse. Sa patrie il n'avait pas à la concevoir, il la vivait, il la respirait. Tout comme son monarchisme !

Il l'a dit cent fois : je ne suis pas un homme de raison, mais un homme de foi. La monarchie, il l'avait reçue dans sa famille comme la foi. Il n'avait nul besoin pour lui-même de tout l'appareil critique de Maurras. Son amour de la France, d'un même mouvement du cœur, le mettait au service du roi. A ses vingt ans, il ne pouvait que rejoindre la cohorte des camelots du roi sur le pavé parisien. Une espérance unique dans ce combat où il retrouvait un Henri Lagrange : le coup de force ! Le coup de force qui rétablirait la monarchie, une monarchie populaire qui rallierait à elle tout le prolétariat : « Nous n'étions pas des gens de droite. Le cercle d'études que nous avions fondé portait le nom de Cercle Proudhon, affichait ce patronyme scandaleux. Nous formions des vœux pour le syndicalisme naissant. Nous préférons courir les chances d'une révolution ouvrière, que de compromettre la monarchie avec une classe demeurée, depuis un siècle, parfaitement étrangère à la tradition des aïeux, au sens profond de notre histoire et dont l'égoïsme, la sottise et la cupidité avaient réussi à établir une espèce de servage plus inhumain que celui aboli par nos rois. Lorsque les deux chambres unanimes approuvaient la répression brutale des grèves par M. Clemenceau, l'idée ne nous serait pas venue de nous allier, au nom de l'ordre, avec ce vieux radical réactionnaire contre les ouvriers français. Nous comprenons très bien qu'un jeune Prince moderne traiterait plus aisément avec les chefs du prolétariat, même extrémistes, qu'avec des sociétés anonymes et des langues... A la Santé, où nous faisons des séjours, nous partageons fraternellement nos provisions avec les terrassiers, nous chantons ensemble tour à tour : Vive Henri IV ou l'Internationale... » (2).

Cette période de sa vie, Bernanos ne l'a jamais reniée. Il n'a jamais abandonné son royalisme. Et dans ses derniers jours, le seul mot de démocrate chrétien le mettait en fureur. Jamais, à la différence d'un Maritain dont il ne cessera de se moquer, il ne consentira à se dire démocrate, la démocratie constituant pour lui l'expression achevée de l'imposture moderne.

L'ANTI-MAURRAS ?

Mais, dira-t-on, si Bernanos est resté royaliste jusqu'à son dernier souffle (ce qui nous a été confirmé par son propre fils à la télévision) il n'en a pas moins rompu avec l'Action française

et Maurras et s'est mis après cette rupture à brûler ce qu'il avait adoré dans sa jeunesse. Cela est vrai, mais en partie seulement. Sa violence contre le mouvement où il avait milité et contre le maître à l'adresse duquel il avait un jour écrit nous sommes les serviteurs du premier serviteur du roi, sa violence n'était que l'expression d'un amour déçu.

C'est une des choses qui semblent échapper à Michel Winock lorsque dans un récent numéro d'Esprit (3) il tente de nous dépeindre Bernanos comme un « Anti-Maurras ». Le témoignage d'Henri Massis qui fut un des amis les plus chers de Bernanos est à ce sujet capital (4). Jamais Maurras ne fut indifférent à l'auteur des grands cimetières sous la lune. Maurras, cette grande âme écrasée ne devait cesser de le hanter.

Alors pourquoi la rupture ? Amour déçu avons-nous dit. Amour déçu par une dialectique ? Les mots se heurtent entre eux. Bernanos comprenant brusquement que le politique d'abord prive l'« Action française » de toute vie intérieure ? Cela ne me conviendrait guère, pas plus que la défiance pour une pensée tout à coup identifiée au machiavélisme (de la légende).

Et maintenant je crois nécessaire de rafraîchir un peu l'image que votre amitié se fait de moi, et qui doit en avoir besoin. Vous avez parfaitement raison de croire que je suis resté royaliste. Que serais-je d'autre ? Oh, bien entendu, je ne me donne pas en exemple ! Je ne me suis pas « rallié » à la monarchie comme un boursicotier se rallie au dollar après avoir épuisé toutes les combinaisons sur la Livre. Au terme des plus savantes déductions de l'intelligence, le cœur doit toujours finir par parler, le pari fameux de Pascal... J'ai parié pour la monarchie dès l'âge de raison, c'est-à-dire que je l'ai aimée ! Il n'y a pas de mal à ça, n'est-ce pas ? Sans méconnaître la haute bienfaisance d'un système monarchiste complet, je pense que le bon Dieu m'a fait pour le dévouement à un homme. J'ai besoin de voir les yeux, d'entendre la voix de celui qui commande, il n'est de véritable drapeau qu'un Prince vivant. Je ne suis d'ailleurs pas seul de mon espèce, vous savez ? On ne devrait donner à un jeune Prince moderne d'autre conseil que de régner, régner hardiment, fortement, joyeusement, régner de tout son cœur, régner à brides abattues, régner comme on boit, comme on mange, comme on fait l'amour à vingt ans.

Par exemple, je me demande où vous prenez que j'ai parlé dans « Marianne » de « turbutaines monarchistes ». D'abord j'écris à « Marianne » parce que l'occasion m'a paru bonne d'élargir encore un peu la brèche ouverte providentiellement devant moi, il y a trois ans, par la querelle du « Figaro ». Au point où j'en suis, j'estime que l'amitié des gens de « Gringoire », de « Candide » ou

nos ce royaliste !

Bernanos n'avait pas l'idée curieuse que Michel Winock s'est forgée de la pensée de Maurras. Cette pensée il la comprenait intuitivement et il savait qu'elle était étrangère au machiavélisme et au positivisme sorbonnard. Sa déception elle touche l'« Action française », mais surtout ce qu'est devenue l'« Action française » : une construction logique et dialectique, qui ne laissera bientôt plus la liberté d'aucun mouvement. Ces mots tirés de la lettre à Louis Salleron d'août 1935 (dont nous publions des extraits dans cette page) résument parfaitement les griefs de Bernanos. L'« Action française » n'est plus le mouvement de sa jeunesse. Elle a vieilli, elle n'est plus cette force, qui donne peur aux bien-pensants. Elle verse dans la ratiocination et une sorte de scepticisme cynique, mais dans l'affaire, ce n'est pas Maurras qui est déclaré coupable. Il faut lire la suite de cette lettre : elle est prodigieuse.

« Au sommet de ce colossal échafaudage qu'est-ce qu'on trouve d'ailleurs ? Une minuscule cage de verre dans laquelle un petit homme solitaire et bilieux, habillé en Académicien, lit le Candide de Voltaire en fumant sa cigarette.

Une intelligence aigüe mais stérile, un scepti-

que absolu. Car partie de Ch. Maurras et de sa secrète angoisse métaphysique, l'« Action française » qui n'a jamais pu réellement s'annexer Léon Daudet, aboutit à M. Jacques Bainville. » C'est sûrement injuste pour Jacques Bainville dont le scepticisme apparent n'était que pudeur d'une âme qui recelait plus que de la bonté, de la ferveur.

Mais Bernanos dans sa colère ne pouvait le voir. Celui qu'il poursuivait de sa vindicte, était l'homme qui écrivait dans le *capital*, et expliquait aux bourgeois comment placer leur fortune. Cet homme symbolisait pour lui la France des borniols, des borniols mâles et femelles qui conduiraient Maurras à sa dernière demeure comme toutes les gloires de la patrie. C'était donc ça, aujourd'hui, le mouvement de ses jeunes espérances ! Bernanos ne pouvait l'admettre.

Que par ailleurs, il ait prétendu que Maurras était lui-même imbu d'une conception machiavélienne de la politique, cela est du domaine de la polémique de détail : il savait au fond de lui que Maurras était le contraire d'un machiavel. Et puis il lui arrivait également d'idéaliser la politique, alors il avait beau jeu de traiter les autres de cyniques. Mais Bernanos n'avait rien d'un politique. C'était un prophète et du prophète on ne retient que l'essentiel. Précisément l'essentiel de Bernanos vaut la peine que nous l'écoutions.

Peu importe que son royalisme ne coïncide pas exactement avec celui de Maurras. Ce n'est pas tout à fait non plus celui de la Varenne, de Paulhan, du mien ou du vôtre. Mais il y a tant de demeures dans la maison du roi !

LE MESSAGE DE BERNANOS

Le royalisme d'un Bernanos était celui qui convient à un prophète. Pour Noël, Perceval nous avait retrouvé un texte d'une grande poésie que nous avons publié « Noël à la maison de France », où Bernanos replongeant avec ravissement dans l'enfance, répondait à la question : « Qu'est-ce qu'un roi ? — Un homme à cheval qui n'a pas peur !... oui garçon, un homme à cheval. Tant pis pour la couleur locale et les usages de la guerre moderne et des cours ! Un homme à cheval, et de jeunes Français derrière qui aiment le danger et y périssent selon la parole des saints Livres et les goûts du peuple français... » (5).

Le royalisme pour Bernanos, ce fut toujours cela, un homme à cheval, une épopée, des entreprises aventureuses comme celle qui l'entraînait dans une expédition un peu folle en 1912 pour restaurer la monarchie au Portugal avec quelques camelots. La lettre à Salleron est à ce sujet encore un précieux témoignage : l'homme à cheval c'est le prince, le prince vivant, le prince qui se bat, non pas le prince restauré mais instauré et qui crée, qui refait une France. C'est peut-être là une des intuitions les plus fortes de Bernanos, celle du rôle « révolutionnaire » de la monarchie.

Mais il faut s'entendre sur la révolution : « Le mot de révolution n'est pas encore pour nous, Français, un mot de vocabulaire technique, un mot de technicien. Nous croyons que la révolution est une rupture. La révolution est un absolu. Celle que nous attendons se fera contre le système tout entier, ou elle ne se fera pas. Je dis système pour ne pas dire civilisation, car il apparaît de plus en plus que le

système qui se présente à nous (ou plutôt dans lequel nous sommes peu à peu absorbé) n'est pas une civilisation, mais une organisation totalitaire et concentrationnaire du monde, qui a pris la civilisation humaine comme de surprise, à la faveur de la plus grande crise que l'histoire ait jamais connue et dont le double aspect matériel et spirituel peut se définir ainsi : la déspiritualisation de l'homme coïncidant avec l'envahissement de la civilisation par les machines... » (6).

Dans les dernières années de sa vie, Bernanos n'a pas cessé de reprendre le même thème, dans ses articles, ses conférences. Sans trêve, il décrit la monstrueuse société des machines, le monde de robots qui commence à recouvrir la planète et qui risque de se retourner contre l'homme pour l'anéantir. Il se bat pour la liberté, dont on risque de perdre jusqu'au sens. Il se bat contre la déspiritualisation qui détruit l'homme. Et ses accents nous touchent, même si parfois la démonstration est malhabile, même s'il semble ne pas faire les distinctions justes entre le pouvoir qu'a l'humanité de dominer la nature et la société colonisée.

Comment ne pas prêter attention à ses fureurs, lorsqu'il nous dit ceci qui est, hélas, d'une actualité criante et qui semble lui donner raison sur toute la ligne : « Certes, par exemple, il y a une technique d'assistance aux faibles, aux tarés, aux dégénérés de toute espèce. Mais du point de vue de la technique générale leur suppression pure et simple coûterait moins cher. Ils seront donc supprimés tôt ou tard par la technique. » (6). Les « imbéciles », ceux dont la colère emplit le monde, ont pu se moquer en entendant cela, il y a trente ans, et dû crier à l'outrance. Pourtant l'exemple des atrocités nazies étaient là pour leur montrer au moins que ces monstruosité étaient possibles.

Mais avec « la démocratie », ces choses-là ne pourraient plus se renouveler ! Alors là-dessus, la religion de Bernanos était faite. La démocratie française ? Mais celle-là avait fait preuve d'incurie, d'impuissance absolue : la démocratie française n'a pas besoin de bromure, et si les politiciens s'agitent beaucoup c'est à la manière et dans le même but que les valets de quadrille trépanant autour d'un taureau de corrida qui ne veut rien savoir. Ou bien, quelle démocratie ? Celle de M. Ford ou celle de M. Maritain ?

Non, Bernanos ne pouvait croire en la démocratie. En revanche il croyait, il avait une foi folle, dans la France. La France saurait dire non aux robots, elle saurait sauvegarder le sens de la liberté et de la vie intérieure. Liberté et sainteté se confondaient trop avec son être profond, cet être avec lequel, lui Georges Bernanos n'avait jamais cessé de communier, cet être qui suscitait tant de héros et de saints. La France de Chantal de Clergerie et de Blanche de la Force c'était son pays réel ! Et le roi ? Eh bien le roi c'était l'homme à cheval qui partirait en croisade pour tuer les robots, et irait délivrer le mystérieux dépôt de l'Espérance française.

Gérard LECLERC.

de « l'écho de Paris » me compromettrait plus gravement que celle de Berl, car nul lecteur sensé ne peut me prendre pour un disciple de M. Cachin, au lieu de l'équivoque de la nouvelle union sacrée risquerait de faire de moi, en apparence, le serviteur d'égoïsmes enflammés par la haine et la peur, et dont le dégoûtant spectacle finira bien, si nous n'y prenons garde, par déshonorer aux yeux des jeunes esprits libres, l'image de la Patrie qui couvre leurs sales trafics.

Non je n'ai pas parlé de turlutaines ! Je crois simplement que notre époque pose, sous des noms anciens, des problèmes nouveaux (ou qui peuvent être réputés tels étant donné la manière dont ils se posent) et que la monarchie doit leur faire face ; coûte que coûte. Remarquez que je ne dis pas qu'elle les résoudra, je dis qu'elle doit mettre aux entrailles de notre peuple l'espérance de les résoudre, pour lui-même et pour le monde. C'est sur un tel espoir, que se sont édiés au cours des siècles les grandes civilisations tutélaires.

Rétablir la monarchie est aujourd'hui un mot vide de sens. Je crois qu'il faut la refaire, contenant et contenu. Personne au fond, ne croit plus qu'elle sache conserver, administrer, durer. Il s'agit de prouver qu'elle peut créer, créer une nouvelle France. Pourquoi notre histoire devrait-elle tourner autour du XVII^e siècle comme la lune ? Pour un jeune français, le grand siècle devrait être devant, non derrière.

**Lettre de Bernanos
adressée à Louis Salleron
le 20 août 1935**

(1) Français si vous saviez. N.R.F. Gallimard.

(2) Les grands cimetières sous la lune. Plon.

(3) « Esprit », juin 1973.

(4) Cf. Henri Massis : Maurras et notre temps. Plon.

(5) N.A.F. n° 87, 27 décembre 1972.

(6) La liberté pour quoi faire ? Idées Gallimard.

ionesco :

les limites de l'absurde

La soixantaine passée, Eugène Ionesco, publie son premier roman : *Le Solitaire* qui remporte un succès inhabituel à cette période de l'année réservée en général aux « bests-sellers » et romans d'évasion. Celui qui fut le chef incontestable du théâtre de l'absurde, l'homme qui gagna la bataille de la *cantatrice chauve*, qui a senti la nécessité de sortir de son terrain, d'envahir d'autres domaines, de découvrir de nouvelles techniques pour affirmer son œuvre, nous présente une sorte de testament spirituel.

Face à la subversion radicale, formelle et des contenus qu'expérimente aujourd'hui le théâtre contemporain, Ionesco nous apparaît comme un authentique classique. Penser qu'il existe encore des critiques pour qualifier son œuvre d'anti-théâtre, fait pour le moins sourire !

Ionesco n'est plus ce qu'il fut. Le véritable théâtre de l'absurde du dramaturge dura seulement dix ans de 1950 à 1960, date à laquelle il présenta le *Rhinocéros*, marquant ainsi la seconde étape de sa carrière. Son théâtre se fit plus « clair », plus cohérent aux yeux d'un public jusque là déconcerté. Dès à présent son œuvre est celle d'un « humaniste » traditionnel, bien qu'elle continue à présenter des aspects formels identiques à ceux des pièces antérieures. L'auteur demeure le même sur le fond — cependant qu'apparaissent certaines concessions, comme si la nécessité d'expliquer, primait sur l'exigence abrupte de ses principes !

La vieille polémique entre le théâtre de « compromis » et le théâtre « d'avant-garde » demeure vaine. Et aujourd'hui il faut être passablement de mauvaise foi pour essayer de la ressusciter tant à droite qu'à gauche. Ionesco établit la nécessité de l'autonomie de l'art dans un temps où régnait le compromis Brechtien. Si il a fait œuvre de précurseur, il n'est pas isolé ni solitaire, pas plus surgit d'une génération spontanée. Il provient directement du surréalisme de Vitrac et d'Artaud et les noms d'Adamov et de Beckett l'obligent à plus de rigueur et d'exigence.

C'est du désenchantement moral dont nous parle Ionesco dans ce bref et intense livre. Cruel et serein à la fois, jugé réactionnaire par les uns et inexplicable par les autres.

Le Solitaire c'est le monologue d'un petit employé qui conte sa vie. A 35 ans un héritage inespéré lui permet d'abandonner son travail et d'acheter un petit appartement et de vivre de ses rentes. Il se convertit en spectateur du monde et raconte ce qu'il voit. Mais cet homme simple est un être étrange, il se sent profondément séparé du monde, ce qui est inexplicable pour lui, et cela le conduit à une nausée insupportable.

Cette nausée lui donne visions et fantasmes. Dépassant le cadre visionnaire, Ionesco nous apprend que les visions de son protagoniste sont réelles. Absorbé par l'alcool et par la contem-

plation, le « solitaire » va petit à petit désespérer du monde. Il essaie vainement d'aimer et se réfugie finalement dans son appartement pour ne pas souffrir d'une guerre civile absurde qui éclate dans la cité. Insensiblement les nuits passent et les années aussi, laissant le solitaire converser avec ses impressions. Il ne comprend rien à ce qui se passe en lui et autour de lui. La leçon est implacable : rien ne sert pour rien. Tout est stérile. Le nihilisme règne.

A la fin du roman, dans une vision qui restera symbolique, l'inutilité et la nécessité viennent à se fondre dans les pensées du « solitaire ». Nous avons besoin de croire à quelque chose — depuis toujours — mais cette croyance ne sert à rien.

Le Solitaire est peut-être le testament de cette oscillation, de cette tentation, ou de cette insécurité. Livre grave, c'est aussi une sorte de contemplation de la mort. Pour Ionesco l'intention d'expliquer le monde se réduit à un encerclement implacable de la mort. Heureusement, à travers tout cet écroulement universel, par-delà le balancement de l'humanisme à l'absurde, Ionesco nous donne l'Art, seule chose à laquelle il demeure irrémédiablement fidèle. Son œuvre se présente à nous comme une fable universelle, un conte philosophique, où l'on respire le plus souvent à la hauteur de Pascal et de Voltaire.

Hervé LOUBOUTIN.

un hommage à michel déon

Ni fleurs, ni couronnes. Pas non plus d'avis nécrologique : Déon n'est pas mort. De la dentelle du rempart — son refuge — c'est nous qu'il regarde du coin de l'œil.

Un appel téléphonique l'ayant invité à participer à un hommage à Michel Déon, Jacques Perret pensa immédiatement : « Comme toujours, ce sont les meilleurs qui s'en vont... » Renseigne-ment pris, il ne s'agissait pas du tout, Dieu merci, d'une célébration posthume, mais d'un hommage bien vivant, rendu à un vivant. L'ini-

tiative en revenait à un journal méritant bien sa part de louange, lui aussi : *Matulu* (1), qui s'est constitué, dans le monde des lettres, une personnalité dont nous émettrons ici le vœu qu'elle se maintienne contre vents et marées.

Ce n'est donc pas une couronne que *Matulu* a offert à Déon. Pas même une couronne de lauriers, d'ailleurs : l'ambiance n'y est ni à l'édification des esprits — ou d'un piédestal. Il s'agit seulement pour quelques-uns — qui ont nom Fraigneau, Sénart, Laudenbach, Boisdeffre, Perret, Sérant, Vandromme... — de dire ensemble que l'exil de Déon, c'est sa manière à lui d'être tout proche, d'être présent. Le ciel de Spetsai et les poneys du Comté de Galway lui parlent infiniment plus de l'amitié, du bonheur, de la vie, que les rues du quartier Latin que hantent encore ses amis — la troupe de ses amis, qui le savent « en flanc-garde et patrouilleur vigilant camouflé d'asphodèles », comme dit Perret.

L'avenir de l'Occident l'inquiète, comme nous tous. Est-il pessimiste ? « Un pessimisme plutôt confortable », répond-il à son interviewer, Eric Lestrient. L'appétit de liberté n'est pas mort, et n'a pas de raison de ne pas rester le plus fort. Et pourtant, Déon sait bien que nous allons vers un monde où il y aura de moins en moins de poneys sauvages, où se vérifie déjà la prophétie de Giono : cette génération sera la dernière à connaître la saveur bouleversante d'une pêche sauvage. Alors, la Grèce,

l'Irlande, est-ce une fuite ? Non ; simplement, la patrie lui faisant mal au cœur, de l'exil Déon a fait son royaume.

Nulle trahison, là-dedans, pas même vis-à-vis des hussards. La manie bien française des étiquettes a vite fait d'installer sous le même calicot quatre personnages dont la caractéristique était précisément de n'accepter aucun calicot au-dessus de leur tête. C'est en suivant leur destin individuellement que Blondin, Nimier, Laurent et Déon — qui *faisaient* de la littérature beaucoup plus qu'ils n'en parlaient — auront le mieux respecté leur engagement de hussard. Essayant de définir ce qui pourrait les rapprocher aux yeux de la postérité, Déon estime qu'ils ont peut-être eu « le mérite commun d'avoir réintroduit dans le roman le plaisir et la mélancolie de vivre, une certaine dignité devant l'œuvre de la mort ». Autrement dit, un pied-de-nez merveilleusement libérateur décoché à l'existentialisme régnant des années de l'après-guerre.

Ayant ainsi rempli ses devoirs vis-à-vis des nécessaires insolences, Déon pouvait partir tranquille : avec la tranquillité de l'occidental, que menacent les orages inéluctables, et la tranquillité de l'écrivain, que vient déranger une œuvre à accomplir, inévitable.

Christian DELAROCHE.

37 % seulement des lecteurs de la N.A.F. connaissent ARSENAL !

Faites-vous partie de cette élite ?

Si OUI, le meilleur service que vous pouvez nous rendre est de faire connaître « Arsenal » autour de vous pendant vos vacances.

Si NON, ne tardez plus pour profiter de notre offre spéciale : Un spécimen gratuit d'« Arsenal » à tout lecteur de la N.A.F. qui en fera la demande écrite.

ARSENAL, 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris.

(1) Mensuel, 6, rue Papillon, Paris (9*).

la n.a.f. pendant les vacances

BORDEAUX

Permanence tous les jeudis de 18 heures à 20 heures, au local, 59, quai des Chartrons.

CHARENTE

Prendre contact avec M. Jourdes Patrick « Aux Bournis », à Garat, 16410 Dignac.

SESSION DE PHILOSOPHIE

Elle se déroulera du jeudi 6 septembre

au lundi 10 septembre en Bretagne. Le programme de travail et les conditions d'inscription seront envoyés à toutes les personnes qui en feront la demande. Attention, ne tardez pas à vous inscrire, le nombre de places est limité.

SESSION GENERALE DES CADRES

Cette session aura lieu les 15 et 16 sep-

tembre en Bretagne. Elle est réservée aux cadres du mouvement. Thème : Lignes d'actions pour 1973-1974, principes et application.

Nous demandons aux cadres convoqués de bien vouloir nous retourner rapidement leur bulletin d'inscription pour nous permettre l'organisation matérielle.

arsenal

sommaire juillet - août

CIBLE

Comme l'a déclaré M. Messmer, le projet de loi sur la libéralisation de l'avortement « constate simplement l'état de la société dans laquelle nous vivons ». Il ne pensait pas si bien dire.

THEME

Les loisirs : Sommes-nous sur le chemin de la « civilisation des loisirs » grâce à l'évolution de la société industrielle ? Ou bien sur celui d'une aliénation renforcée par la consommation massive d'un « loisir-marchandise » ? Le loisir d'aujourd'hui n'est-il pas avant tout vécu comme la fuite hors d'un quotidien devenu insupportable ? Le « divertissement » n'éloigne-t-il pas des leviers de responsabilité qui permettraient de changer la vie ?

IDEES

Georges Bernard retrace, dans une première étude, le cheminement de la dialectique althussérienne à l'œuvre dans l'étude de la pensée du jeune Marx.

A l'heure où de nouvelles communautés cherchent à s'enraciner dans une tradition recouvrée, n'est-il pas indispensable d'étudier « le folklore », un phénomène qu'il nous faut saisir dans sa complexité et situer dans sa véritable dimension ?

TENDANCE

L'horaire variable : libération du travailleur ou moyen sophistiqué d'aliénation mis au point par le capitalisme moderne ?

réseau de distribution

Même pendant les vacances, vous trouverez la « N.A.F. » en vente :

AIX-EN-PROVENCE

— Maison de la Presse, cours Mirabeau.

AJACCIO

— Tabac - Papeterie, boulevard Albert-1^{er}.

ANGERS

— Au Pacha, 16, rue d'Alsace.

ANGOULEME

— Maison de la Presse, place de l'Hôtel-de-Ville.

BESANCON

— Maison de la Presse, 58, Grande-Rue.

BLOIS

— Principaux kiosques.

GRENOBLE

— Bureau de tabac, 22, avenue Albert-1^{er}.

— Papeterie-Mercerie, 51, boulevard Clemenceau.

— Bureau Tabac, boulevard Emmanuel-Mounier.

— K'store Librairie, cours Berriat.

— France-Agence, 6, place Victor-Hugo.

LORIENT

— Maison de la Presse, 18, rue des Fontaines.

LYON

— Librairie, 1, rue de Marseille.

— Maison de la Presse, 68, rue de la République.

LE MANS

— Principaux kiosques.

MEYLAN

— Bureau Tabac, avenue de la Plaine-Fleurie.

NANCY

— Tabac - Journaux Carnot, 1, rue de Serre.

NARBONNE

— Librairie Rambaud, 2, avenue Maréchal-Foch.

ORLEANS

— Principaux kiosques.

PARIS

— Librairie Voisin, 8, rue de la Sorbonne (5^e).

— Librairie Française, 27, rue de l'Abbé-Grégoire (6^e).

— Kiosque (face au Miramar), place du 18-Juin (6^e).

— Kiosque, 5, boulevard Saint-Michel (6^e).

— Kiosque, 23 boulevard Saint-Michel (6^e).

— Librairie Aurore, 3, carref. de l'Odéon (6^e).

— Librairie Grégori, 26, rue du Bac (7^e).

— Librairie, 226, rue du Faubourg-Saint-Martin (10^e).

— Librairie, 1, avenue de la Porte-de-Sèvres (15^e).

— Librairie, 149, rue de Belleville (19^e).
Ursins.

— Le Fontenoy, rue du Général-de-Gaulle

RENNES

— Maison de la Presse, 7, place du Colombier.

ROMORANTIN

— Maison de la Presse.

ROUEN

— Librairie Demanneville, 30, rue Jeanne-d'Arc.

— Librairie Elie, 42, rue de la République.

— Librairie Toutain, 48, rue Ganterie.

— Drugstore D 1, 2, rue Beauvoisine.

SAINT-BRIEUC

— Librairie Genie, 14, rue Saint-Gouéno.

TROYES

— La Civette, place du Maréchal-Foch.

— A la Grosse Pipe, 1, rue Juvénal-des-

VENDOME

— Maison de la Presse, place de la République.

BULLETIN D'ABONNEMENT A LA NAF-HEBDO

Je souscris un abonnement de six mois (25 frs) un an (normal 45 frs soutien 100 frs)

Nom

Prénom

Adresse

Profession

à retourner 17, rue des petits-champs, 75001 Paris, CCP: NAF 642.31 Paris

un livre de l'abbé Toulat

crime ou libération ?

L'abbé Toulat, dont nous récusons certes les positions en matière de défense nationale, a écrit sur la question de l'avortement un livre fort bien fait : « L'avortement, crime ou libération ? ».

DES FOURS CREMATOIRES EN FRANCE ?

De la « révolte des femmes » au « chemin d'Auschwitz », l'auteur envisage tous les arguments et toutes les attitudes.

Mais c'est d'abord une opération vérité, avec de multiples témoignages, récits, statistiques exactes, citations pertinentes d'auteurs qualifiés.

Et des photos. Insupportables, mais qu'il faut voir, avant de déclarer : « le fœtus n'est qu'une tumeur, qu'un amas de cellules ». Images du résultat d'avortements par curetage, par aspiration, par césarienne, par empoisonnement au sel. A 10 semaines, mais aussi à 24 semaines, c'est-à-dire 3 semaines de plus que l'âge auquel est née Kelly Thormann, la petite prématurée de Toledo (U.S.A.).

Le projet gouvernemental français ne prévoit pas de limite d'âge à l'avortement.

Les « savants » français et les laboratoires pharmaceutiques pourront comme en Angleterre, en Suède ou aux Etats-Unis faire des expériences sur des fœtus vivants (photo d'un document paru en Suède (p. 65).

On pourra également jeter à « l'incinérateur », c'est-à-dire au four crématoire des bébés viables de 6 mois qui vivent et qui gigotent.

LES HANDICAPES NE VEULENT PAS MOURIR

Au racisme chromosomique des Crick, Peyret, et autres émules de *Nouvelle Ecole* combien émouvante la réponse indignée des handicapés telle que la rapporte Jean Toulat. Ainsi la lettre de Jean Adnet, romancier invalide de naissance, au docteur Peyret (p. 59) :

« ... Vous aussi, docteur, vous auriez pu être un débile profond, vous ne seriez pas médecin ni député ; vous ne seriez pas moins Claude Peyret. Miss France aurait pu être mongolienne ; elle n'en serait pas moins appelée de son nom par ses parents et surtout par Dieu... J'ai énormément de temps pour m'appesantir sur la pensée que, au nom de la loi édictée par la volonté de quelques hommes usurpant une autorité qui ne leur revient pas, je pourrais à cette minute, ne pas voir la lumière du jour, ne pas aimer. Malade ou bien portant, infirme ou malade, voire idiot, je revendique un droit à la vie que je ne vous reconnais, en aucun cas, le droit de me contester... »

Ou encore le témoignage de cette mongolienne (p. 59) : « Une jeune fille, Hélène, trisomique 21, regarde la télévision. Un médecin explique qu'il est raisonnable d'éliminer les enfants anormaux, précisément ceux qui ont un chromosome 21 en trop. Hélène, très impressionnée, s'écrit devant sa mère : *Mais enfin, qu'est-ce qu'il dit cet imbécile, il veut tuer les mongoliens ?* » Et si quelqu'un nous dit, très sincèrement, qu'il est horrible de laisser vivre un handicapé, renvoyons-le à Denise Legrix qui en 1970, au Palais du Luxembourg, déclarait à une vingtaine de sénateurs : « Pour beaucoup je suis un monstre. Eh bien ! je tiens à vous dire : je suis heureuse de vivre. Et je viens plaider la cause de mes petits frères et sœurs menacés par une loi inhumaine. Ne les laisser pas tuer. »

Denise Legrix, dont il faut avoir lu le livre « Née comme ça », n'a ni bras ni jambes. C'est une femme remarquable qui écrit, téléphone, mange, brode, peint toute seule. Et qui a redonné l'espérance à plus d'une personne physiquement « normale ».

Mais quel sera donc le critère de la « normalité » pour accorder le permis de tuer, selon le projet gouvernemental :

« Lorsqu'il existe un risque élevé de malformation congénitale ou de malformation fœtale ».

Autrement dit aucun critère.

Et pourquoi donc interdire aux parents d'un enfant qui naît « anormal », sans que les médecins aient pu le prévoir, de le supprimer ? Telle est la question que pose pertinemment l'abbé Toulat.

LEGALISER L'AVORTEMENT : L'ALIBI AU LIEU D'ACCOMPLIR LES REFORMES NECESSAIRES

Devant le fléau incontestable des avortements clandestins, que faire ? L'auteur, après bien d'autres, souligne le paradoxe qu'il y aurait à autoriser un délit sous prétexte que la loi n'est pas respectée. Comme on l'a dit maintes fois, autant autoriser également les vols dans les Prisunics !

La loi d'interdiction doit être maintenue, d'abord pour éviter que les gens ne confondent autorisation, ou même tolérance légale avec permission morale.

Mais surtout la loi doit reconnaître et protéger les « droits de l'enfant » dès la conception.

« L'enfant n'est la propriété de personne : il appartient à lui-même. Le rôle des parents qui l'on appelé à la vie est de veiller sur lui. S'ils manquent à ce devoir, l'Etat, gardien de la communauté, peut et doit défendre l'enfant. » (p. 47).

La protection de la société ne doit pas seulement être une protection légale ; elle est justement insuffisante à enrayer le fléau de l'avortement. Il faut donc un ensemble considérable de mesures sociales : relèvement des allocations familiales, construction de logements à loyer modéré avec un nombre suffisant de pièces pour faire face aux besoins familiaux, aménagement de parts fiscales et des impôts sur la consommation, aide à la recherche médicale en faveur des handicapés, aides aux familles d'handicapés, etc. (p. 100 et suivantes.)

AVORTEMENT ET CONTRACEPTION

On lira encore bien des remarques justes et intéressantes dans ce livre, qui se lit très facilement, notamment sur les rapports entre l'avortement et la contraception.

La contraception mécanique (pilule, stérilet, stérilisations, préservatifs, diaphragme, etc.) est discutable en morale, elle s'oppose à la contraception volontaire. Sauf le stérilet qui en fait est abortif, la contraception est affaire personnelle et n'a pas à être prise en considération par la loi, au contraire de l'avortement qui met en jeu la vie d'un tiers.

Mais il apparaît, souligne l'abbé Toulat, que dans la plupart des cas ou la contraception mécanique est mise en œuvre sur une vaste échelle, elle ne diminue pas l'avortement, bien au contraire. La raison en est simple. D'une part, si l'avortement est permis, pourquoi s'astreindre à la contraception ? D'autre part si malgré la contraception une grossesse survient, la femme et le couple la considèrera comme une injustice

grave et refusera absolument d'accepter l'enfant.

Faudrait-il donc que l'Etat interdise la contraception mécanique pour réduire l'avortement ? Ce serait sûrement une grave atteinte à la liberté des personnes et une ingérence dans la morale individuelle.

Mais compte tenu de ses répercussions indiscutables sur le problème de l'avortement, il serait souhaitable que l'Etat aide largement les organismes décentralisés qui propagent les méthodes de contraception volontaire. En attendant « l'avortement crime ou libération » est un livre qui mérite d'être lu et diffusé parmi les partisans comme parmi les adversaires de l'avortement.

Certes le bon abbé Toulat a des conceptions bien libérales de la loi. Mais ce n'est pas des leçons de politique, encore moins de défense nationale que nous cherchons dans son livre...

H. CATTÀ.

« L'avortement, crime ou libération », Fayard éditeur.

A NOS LECTEURS abonnements de vacances

En raison des fêtes, le journal ne paraîtra pas la semaine du 15 août.

Pendant les vacances nos lecteurs au numéro risquent de ne pas trouver la « N.A.F. » en vente dans leurs kiosques habituels. Aussi nous vous proposons une formule d'**abonnement de vacances** : abonnement de trois mois pour la somme de 15 F. Pour profiter de cette offre, il vous suffit d'utiliser le bulletin d'abonnement normal inclus dans ce numéro, en y portant la mention **abonnement de vacances**.

abonnements

L'augmentation des charges d'impression va nous contraindre à modifier prochainement nos tarifs d'abonnement. Pour continuer à bénéficier encore du tarif actuel, nos abonnés peuvent renouveler par anticipation. D'autre part, les abonnés dont la bande du journal porte la mention 8/72 ou 8/73 voient leur abonnement arriver à expiration. Des frais importants de secrétariat et de poste nous seront évités si ces personnes règlent **spontanément** leur réabonnement sans attendre d'avis de notre part.